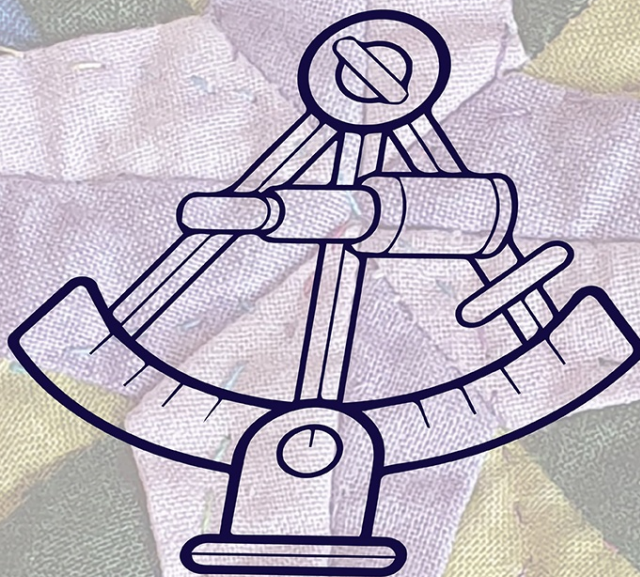




LE COMPAS DU MARINIER



Valérie Mouton

Valerie Mouton

Le Compas du marinier

© Valerie Mouton, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1821-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes parents, Lyliane et Christian,
partis illuminer le ciel,*

*à Fabien, Mickaël et Marion,
mes trois enfants,
mes rayons de soleil,*

à Alain, mon époux, dit « papy police »,

Samedi 13 avril 2013

Lucile regardait par la fenêtre du train le paysage nocturne défiler à toute vitesse. Les ombres de la nuit étaient percées çà et là de lointaines lumières citadines. La porte de son compartiment s'ouvrit. Elle sourit au reflet qui apparut dans la vitre. L'homme s'approcha d'elle et déposa un baiser sur sa nuque. La robe qu'elle portait formait un dos nu vertigineux qui descendait jusqu'aux reins. Il la frôla d'un doigt, le long de sa colonne vertébrale. Lucile frissonna de plaisir. Il glissa une main dans la robe, caressa son ventre et remonta jusqu'à sa poitrine. Il titilla le téton dressé. Il posa l'autre main sous la robe, sur la cuisse. Lentement, il effleura la peau ferme de la jeune femme en se dirigeant vers l'aine. Son index rencontra l'élastique de son slip avec lequel il joua un instant puis toucha son pubis à travers le tissu. Lucile gémit.

Satisfait de l'effet qu'il produisait à la jeune femme, il s'écarta d'elle, à peine. Elle ouvrit la bouche pour protester, mais il lui murmura un « chut » dans le creux de l'oreille tout en faisant glisser la robe de ses épaules. Le vêtement s'ouvrit en corolle au pied de Lucile dans un léger froissement d'étoffe.

Il se plaqua contre elle tout en laissant courir ses mains sur chaque centimètre de sa peau frémissante de désir. Il s'attardait à dessein sur un sein, une hanche tout en lui picorant le cou et les épaules de doux baisers. Il descendit brusquement la main jusqu'au tanga, malaxant le sexe de la jeune femme à travers la fine dentelle. Chaque mouvement lui arrachait un soupir. Il s'aventura alors sous le tissu et plongea un doigt expert dans sa toison humide. Lucile ne put retenir un cri mêlé de surprise et de plaisir. Elle cambra les reins, invitant son partenaire qu'elle sentait gonflé de désir contre ses fesses. Il écarta le tissu de la culotte et entra en elle d'un coup de rein. Il entama un va-et-vient synchronisé avec le roulement du train sur les rails. Elle sentait le plaisir envahir son corps. C'est dans un cri qu'elle atteignit la jouissance qui l'irradiait.

Haletante, Lucile sentit les mains de son amant sur son cou. Prise au piège entre la vitre et le corps puissant de l'homme, elle suffoquait. La peur avait pris

le pas sur le plaisir. Elle frappait la fenêtre avec ses poings. Désespérément. Le train freina brutalement, projetant Lucile contre la couchette.

Elle poussa un hurlement en se réveillant dans son lit, en nage. Des coups sourds martelaient ses tempes. La boule de poils noirs sur sa couette s'étira et miaula, mécontente d'avoir été dérangée. Le temps que Lucile émerge de son rêve... cauchemar plutôt, elle réalisa que quelqu'un était en train de tambouriner sur sa porte. Elle jeta un regard furtif à son réveil. Six heures. *Qui peut bien venir nous faire chier à cette heure un samedi ?* demanda-t-elle à l'animal dont les yeux jaunes la regardaient intensément. Elle sortit de son lit, hagarde, encore sous l'effet des images nocturnes qui lui avaient procuré tant de plaisir avant de l'épouvanter. Elle regarda par l'œilleton et découvrit deux policiers impatients. Elle ouvrit vivement la porte prête à aboyer.

— Désolés de vous déranger lieutenant, votre portable est éteint ; le commandant nous a envoyé vous...

— Je suis en vacances ! Je pars tout à l'heure.

— Je sais, mais...

Devant l'air marri de ses deux collègues, Lucile les invita à entrer.

— Racontez-moi ce qu'il y a de si urgent le temps que je prépare un café. Vous en voulez ?

Ils acceptèrent d'un hochement de tête et se faufilèrent dans l'espace cuisine en slalomant entre les sacs de voyage préparés la veille.

— On a découvert un corps.

Quelque chose dans l'intonation de son collègue alerta la jeune femme. Elle l'encouragea du regard.

— C'était plutôt moche, il s'agit sans aucun doute possible d'un meurtre.

— C'est le 36 qui va gérer alors, intervint Lucile.

— Le commandant a insisté auprès du procureur pour enquêter conjointement avec la crim'.

— Pourquoi ?

— Les deux policiers échangèrent un regard lourd empreint de tristesse et de colère mêlées.

— C'est Elisabeth...

Lucile sursauta.

— NOTRE Elisabeth ?

Ils opinèrent.

Lucile était abasourdie. Elle fixait la porte qui s'était refermée sur les deux agents. Maintenant qu'ils étaient partis, elle laissait libre court à son chagrin. *Babette*.

Elle alluma enfin son portable, confirma à son chef qu'elle annulait ses congés et qu'elle arrivait dès que possible. Elle envoya ensuite un texto à sa mère pour s'excuser de devoir reporter leurs vacances ensemble. Encore.

Elle fila sous la douche, s'habilla rapidement, vérifia que Galli, sa peluche sur pattes, avait suffisamment à boire et à manger pour la journée et sortit dans la lumière du jour naissant.

Son immeuble n'était qu'à quelques pas d'une station de métro. Elle s'engouffra dans la bouche béante et arriva sur le quai en même temps que la rame. Il lui faudrait vingt-cinq minutes pour arriver à destination. Vingt-cinq minutes pendant lesquelles son cerveau n'aurait cessé de chasser les images effrayantes du corps sans vie de sa collègue. Les deux gardiens de la paix étaient restés très évasifs sur les circonstances du décès. Moche. C'était le mot qu'ils avaient choisi. Cela pouvait vouloir dire tout et n'importe quoi et surtout le pire.

Une effervescence inhabituelle régnait dans le commissariat pour un samedi matin. Elle saluait rapidement les collègues qu'elle croisait tout en se dirigeant vers le bureau du commandant Eric Bonain. Elle frappa à la porte grande ouverte

en jetant un œil à l'intérieur. Personne. Une gardienne de la paix aux yeux rougis par les larmes lui remit un bout de papier où Lucile reconnut l'adresse à laquelle son équipe l'attendait. C'était à deux rues du commissariat. Chez Elisabeth.

Lucile enfila son gilet pare-balles, son brassard de police puis elle vérifia son arme de service avant de la glisser dans l'étui.

Son cœur battait tellement fort qu'elle dut s'arrêter quelques secondes avant de franchir la porte d'entrée de l'immeuble où résidait sa collègue.

Elisabeth Varentz habitait au rez-de-chaussée. Un studio. La porte était ouverte, les techniciens en combinaison étaient déjà à l'œuvre. Le policier en faction sur le palier tendit une paire de sur-chaussures à Lucile. Elle murmura un merci et les enfila maladroitement. Elle sentait l'émotion la submerger. Elle inspira profondément et entra dans la pièce. Elle fut aussitôt attrapée par le commandant Bonain. D'abord tentée de se dégager de son étreinte, elle comprit qu'il lui offrait son aide. Quand le photographe debout devant elle se déplaça sur le côté pour prendre le corps sous un autre angle, elle découvrit l'horreur de la scène.

Elle remercia silencieusement le commandant pour son soutien muet et fit un pas en avant.

Elisabeth était allongée sur le dos, la tête tournée vers le sol. Son meurtrier lui avait littéralement retourné le visage contre le lino. Ses bras et ses jambes, désarticulées, formaient des angles incompatibles avec l'anatomie humaine. Elisabeth avait été transformée en poupée de chiffon par son assassin. Les yeux agrandis d'effroi, Lucile priaït pour que sa collègue fut morte avant de...

— Je l'espère aussi, entendit-elle le commandant lui répondre.

Elle avait pensé tout haut. Il fallait qu'elle se reprenne. Ses émotions ne devaient en aucun cas troubler sa lucidité. C'est alors qu'elle aperçut un bout de tissu posé sur le sol à l'extrémité de l'index de la victime. Comme si le doigt pointait dans une direction précise. Lucile héla l'un des techniciens qui lui apporta l'étoffe mise sous scellé une fois les clichés pris et vérifiés. Le morceau de tissu mesurait environ vingt centimètres sur vingt. Il était composé de seize carrés bicolores représentant des courbes sinueuses. Atterrée, Lucile tournait et retournait le sachet plastique dans ses mains.

— Vous savez ce que c'est ? lui demanda le commandant.

— C'est un bloc de patchwork.

— Je ne savais pas qu'Elisabeth cousait.

Lucile secoua la tête.

— C'est pas elle. Elle ne savait même pas recoudre un bouton, alors ça ! Des courbes parfaitement ajustées, cousues à la main je dirais.

Elle leva un regard inquiet vers son interlocuteur.

— C'est un chemin de l'ivrogne.

D'après les premières constatations du médecin légiste, la victime n'avait pas été torturée de son vivant. Il lui faudrait bien sûr pratiquer une autopsie pour en être certain. Cependant, il semblait sûr de lui en affirmant que les dislocations de chacune des articulations avaient été faites post mortem. Il n'avait trouvé aucune blessure significative visible, pas d'impact d'objets ou d'armes qu'elles soient blanches ou à feu. D'ailleurs, il n'y avait pas la moindre trace de sang et rien n'indiquait qu'il avait été nettoyé à première vue.

— Une hypothèse sur la cause de la mort doc ? s'enquit le commandant de police.

— Difficile de se prononcer maintenant, mais...

— Soit le meurtrier lui a brisé les cervicales en premier intervint Lucile.

— Soit il l'a forcée à boire jusqu'à l'étouffement, continua le médecin. Elle... Le corps empest l'alcool.

— Mais, elle ne buvait plus ! s'écrièrent les deux officiers d'une même voix.

— J'ai aperçu un jeton d'abstinence dans les objets récoltés par les techniciens. Elle présente des traces de ligatures aux poignets et aux chevilles. De plus, l'intérieur de sa bouche présente des abrasions qui font penser à l'utilisation d'un entonnoir pour...

Le docteur Gilbert Jacquard n'acheva pas sa phrase. Inutile. La scène n'avait

pas besoin d'être rejouée pour être comprise. Il ordonna qu'on enlevât le corps pour le conduire à l'institut médico-légal.

Après avoir emballé les mains, l'assistant du légiste replaça les membres tordus dans leur position d'origine. Elisabeth disparut dans un grand sac noir. La fermeture à glissière se referma sur son visage dans un bruit métallique qui grinça aux oreilles de Lucile.

Le regard fixé sur la silhouette blanche marquant l'emplacement du corps, Lucile attendait que les techniciens aient fini de vaporiser le bluestar. Mais, comme l'avait prédit le légiste, aucune trace de sang, même effacée, n'apparut dans la lumière ultra-violette.

Lucile et Eric eurent vite fait l'inventaire des affaires appartenant à Elisabeth. Elle ne possédait pas grand-chose, juste le strict nécessaire. Le clic-clac n'avait pas été ouvert. Elisabeth avait donc sûrement été surprise par son assassin avant de se coucher. Après dix-huit heures. L'heure à laquelle elle avait quitté le commissariat. Comme d'habitude. Il leur faudrait vérifier si elle était présente à une réunion des alcooliques anonymes. Le téléphone du commandant sonna.

— Salut Yann. On termine ici et on arrive.

Lucile comprit que le chef de la crim' les attendait.

L'enquête de voisinage n'avait rien donné de significatif. Elisabeth était perçue comme une personne discrète et aimable, ce qu'elle était.

Les commandants de police Yann Meilhan et Eric Bonain se connaissaient bien et s'appréciaient. Eric était convaincu que son équipe serait un atout dans cette affaire puisqu'elle connaissait la victime depuis de nombreuses années. Il présenta Lucile comme son meilleur élément et s'installèrent dans la salle de réunion où les maigres indices avaient été rassemblés. Un informaticien était déjà en train d'ouvrir l'ordinateur portable d'Elisabeth.

— Zut, il est protégé par un mot de passe...

— Essayez « Marjorie » suggéra Lucile.